

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine GAY

Les Fâcheux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 16-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les fâcheux

Il est tristement vrai, quoique puisse dire Santeuil, que la satire ni la comédie n'ont jamais corrigé personne. A-t-on assez raillé les fâcheux, depuis Aristophane jusqu'à Régnier, depuis Juvénal jusqu'à Molière ? Et trouvez-vous qu'elle soit le moins du monde en train de disparaître, cette encombrante engeance ?

« Race *des importuns* qui ne finit jamais ! »

Vous m'aviez fait l'honneur, Monsieur le Rédacteur, de me demander un article pour le premier numéro de votre *Revue* à naître, afin de la lancer, « car, disiez-vous, votre plume est connue ». Fort peu sensible à l'ironie, je donnai comme un sot dans le panneau, et je me gardai bien de manquer cette excellente occasion de me faire imprimer sans payer. De ma plus belle main, je commence un article qui, pensais-je modestement, ne sera pas sans faire quelque impression.

J'ai comme vous l'avantage d'habiter un couvent de la stricte observance, et donc, fortement retranché derrière la clôture rigoureuse, et à l'abri des invasions du « *loquaci femineo sexu* » — je m'abstiens de traduire pour

éviter des récriminations suraiguës — j'espérais mener mon article sans encombre jusqu'au point final.

Combien je me trompais, Monsieur le Rédacteur ! Je n'avais pas achevé la première phrase qu'on frappe discrètement à ma porte. Je réponds par un sec et brusque « Entrez » sur le ton que vous connaissez et qui eût fait reculer tous les Troyens bien mieux que la voix mâle d'Achille, fils de Pélée.

On entre quand même.

Sentant venir le danger, je me dresse tout debout, prêt à une vigoureuse contre-attaque. La nature m'a doué d'une mine assez peu avenante : je m'efforce de la faire plus rébarbative encore et j'atténue, jusqu'à le rendre imperceptible, le sourire que les convenances veulent qu'on ait même pour un visiteur importun.

Il semble qu'en bonne règle, l'ennemi devrait reculer ! — Hélas ! estimez-vous trop heureux si le cher visiteur, vous désignant un siège de son geste le plus engageant, ne vous invite, avec un gracieux sourire, à lui faire l'honneur de vous asseoir quelques instants.

Vous êtes à bout de votre patience, qui n'est pas infinie ; en votre âme et conscience vous pestez vigoureusement contre « ces gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls, et qui sont le fléau des gens occupés ». Du calme ! du calme ! vous n'êtes pas au bout de votre épreuve !

On s'excuse de vous déranger, puis, avec les précautions oratoires d'usage, on se permet de vous demander la permission de vous poser une question, oh ! une seule et toute petite question ! C'est l'inévitable interview que vous sentiez venir sans avoir rien fait pour le mériter.

En homme bien élevé et qui n'a pas eu le temps d'oublier complètement sa littérature, vous répondez — sans enthousiasme, il est vrai — « Mais oui ! et deux et mille et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie...

qui, je crois, vont sonner. » Malheureusement, on se garde bien d'entendre cette importante restriction, et vous voilà engagé dans de palpitants interrogatoires sur le temps probable pour le mois à venir, à moins que ce ne soit, pour changer, sur les chances comparées des Alliés et des Empires du Centre dans le conflit actuel. Vous répondez par monosyllabes, peu soucieux de prolonger. Vous tirez ostensiblement votre montre. Votre fâcheux vous voit faire, il sourit, de ce sourire triste et résigné de l'orateur qui sent que son auditoire lui échappe, mais il n'en continue pas avec moins de calme son impitoyable monologue.

De guerre lasse, vous esquissez une manœuvre qui doit conduire l'importun jusqu'à la porte ; mais lui devine le piège, se dérobe comme Joffre à l'encercllement des Impériaux, et au moment où vous pensez le remercier de son aimable visite, il se trouve que vous êtes près de la porte, mais qu'il est, lui, près de la fenêtre.

Vous vous résignez alors et, comme un voyageur surpris par un orage en rase campagne, vous baissez la tête pour laisser passer l'averse.

Mais il faut bien que tout finisse, même les plus interminables visites ; votre bourreau, complètement dégonflé, se retire de lui-même et vous laisse le champ libre. Alors, vous plantez là le brillant article projeté, et vous déversez votre bile en ces réflexions sombres et désenchantées comme la « Mélancolie » de Dürer, et qui n'auront pas même l'avantage d'abrégé d'une seule minute, une seule visite d'un seul importun. Voyez-vous, M. le Rédacteur, il faut s'y résigner, prissiez-vous le parti d'écrire sur votre porte comme feu Mlle Julie de Lespinasse : « Ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui ne viennent pas me font plaisir », soyez bien sûr que, parmi vos amis, il y en aura toujours une foule qui s'obstineront à vous faire honneur, et bien peu, bien peu, hélas ! qui se résigneront à vous faire plaisir.

A. G.